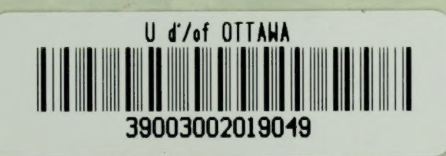
Charlier

Juliette Drouet à Bruxelles.





HO

Gustave CHARLIER

JULIETTE DROUET

A

BRUXELLES

BRUXELLES
SOCIÉTÉ ANONYME
M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
49, RUE DU POINÇON, 49

1919

A Monsieur G. Fru
Hommage de
G. Ch

Gustave CHARLIER

JULIETTE DROUET

A

BRUXELLES

BRUXELLES
SOCIÉTÉ ANONYME
M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
49, RUE DU POINÇON, 49

1919

(Extrait du *Flambeau*, 2e année, n° 5, mai 1919.)

Le rideau s'est levé sur la salle du festin chez la princesse Negroni. Splendeur des velours et des brocarts, chatoiements des bijoux et des précieuses vaisselles, éclats de rire et joyeux propos... Autour de la table « superbement servie à la mode du XVI[e] siècle », ils sont sept jeunes seigneurs et sept jeunes femmes « jolies et très galamment parées ». Et dans l'aimable animation de ce début de fête dialoguent Maffio et la maîtresse de céans :

— « L'amitié, dit Maffio, ne remplit pas tout le cœur.

— Mon Dieu ! réplique la princesse, qu'est-ce qui remplit tout le cœur ? »...

Mais il paraît qu'aux répétitions de *Lucrèce Borgia* l'actrice qui créait, sans effort, ce simple rôle d' « une femme charmante et de belle humeur » ne s'attardait point à attendre la réponse de Maffio : elle en cherchait une dans les yeux de l'auteur.

Elle l'y trouva. On sait quelle liaison devait unir bientôt Victor Hugo et Juliette Drouet, comment l'affection jalouse du grand poète arracha la comédienne aux tréteaux, l'enferma avec ses portraits et ses livres et lui ouvrit, magnanime, les voies d'une belle rédemption selon le rite romantique.

Cet amour devait, en effet, « remplir tout le cœur » de l'ancienne princesse Negroni. De 1834 à sa mort, elle y resta fidèle, avec le dévouement et la ferveur d'une tendresse agenouillée. Elle inspira au poète *la Tristesse d'Olympio* et cent autres pages d'admirables vers amoureux. Elle raconta au romancier son enfance de pen-

sionnaire dans un couvent de Bénédictines, et il en tira tout un chapitre des *Misérables*. Au coup d'état, elle le sauva des « sbires de M. Bonaparte ». Dans l'exil, à Bruxelles, à Jersey, à Guernesey, elle était à ses côtés, toujours vigilante, effacée et discrète. A des heures plus calmes, elle copiait ses manuscrits. Elle transcrivit avec émotion *Marion Delorme* — n'est-elle pas Marion? n'est-il pas Didier ? — puis *Ruy Blas, les Voix intérieures, les Chants du Crépuscule, les Rayons et les Ombres*... Même l'amour, à qui rien n'est impossible, avait su changer en fourmi industrieuse l'imprévoyante cigale de jadis, et quand elle mourut, en 1883, dans le petit hôtel de l'avenue d'Eylau, elle vaquait depuis vingt ans aux humbles tâches d'une parfaite intendante. Où était-elle alors, cette beauté souveraine qu'avait célébrée Théophile Gautier : les « trait charmants », le « front clair et serein », « le col, les épaules et les bras d'une perfection toute antique? » Il ne restait qu'une pauvre figure de vieille chenue et ridée, dont un portrait de Bastien-Lepage nous conserve l'émouvante image. Du moins gardait-elle intacts, de sa jeunesse évanouie, le souvenir de sa grande passion et une tendresse toujours vive, mais depuis longtemps accoutumée à se muer en sacrifice.

On connaissait l'essentiel de cette vie d'amoureuse. Quoi qu'ils en eussent, les biographes n'avaient pu tout à fait la dissocier de celle du poète. Pourtant Juliette Drouet nous restait un peu énigmatique. Elle apparaissait à distance comme une comparse muette. On suivait ses gestes, mais on ne pouvait ni pénétrer sa pensée, ni distinguer la nuance propre de ses sentiments. Tout cela nous a été révélé par un beau livre de M. Louis Guimbaud (1). Il a disposé, pour l'écrire, du plus riche trésor documentaire dont un critique ait jamais pu se

(1) Louis Guimbaud, *Victor Hugo et Juliette Drouet*. Paris, Auguste Blaizot, 1914, in-8°.

réjouir : plus de 20,000 lettres de son héroïne. Des lettres ? Mieux que cela : de hâtives confessions, des notations fragmentaires et rapides de « tout ce qui lui trottait par la tête, de tout ce qui lui faisait battre le cœur ». Ainsi l'avait voulu Victor Hugo, qui ne craignait rien tant que les dangers d'une oisiveté recluse. Et à chaque visite, il emportait, tels de précieux trophées, les derniers « gribouillis » de son amie. M. Guimbaud en a publié quelques centaines, assez pour nous permettre d'imaginer le reste de ces litanies uniformément passionnées. Le tout lui a servi à retracer, mieux qu'on ne l'avait fait encore, la vie de Juliette Drouet. Cette vie, M. Louis Barthou a dû la récrire à son tour dans le joli volume qu'il vient de consacrer aux amours du grand poète (1). Ne nous en plaignons pas, puisqu'il en a pris prétexte pour enchâsser, dans un récit d'une élégante précision, nombre de pages inédites empruntées à ses riches collections.

Malgré ces travaux récents, il subsiste quelques ombres dans la biographie de Juliette, surtout pour les années où les « gribouillis » n'apportent pas encore leur précieux secours. On voudrait mettre en lumière ici, à l'aide de témoignages nouveaux, un épisode peu connu : le séjour de Juliette à Bruxelles et l'histoire de ses débuts dramatiques.

* * *

Quand la diligence l'amena de Paris, dans le courant de 1828, cette jeune femme de vingt-deux ans se trouvait dans une grande détresse. Elle avait été l'élève du sculpteur Pradier, puis son modèle, puis sa maîtresse. En 1825, une fille lui était née, cette « Claire P. » à qui sera dédiée une pièce des *Contemplations :*

Douce Claire aux yeux noirs avec des cheveux blonds.

(1) Louis Barthou, *Les amours d'un poète*. Paris, Louis Conard, 1919, in-16.

Avec tout son talent, Pradier était un assez vilain homme. Cet artiste ignorait l'art de réparer. Il ignorait aussi l'art de rompre. En l'occurrence, il se résigna à un moyen terme, qui consistait à affirmer en langage pompeux son dévouement à la mère et à l'enfant, sous cette réserve tacite que ce beau sentiment ne devait porter atteinte ni à sa réputation, ni à sa bourse, ni à ses aises. Il combla donc Juliette de protestations d'intérêt, qu'il jugeait touchantes, et de conseils, qu'il estimait judicieux. Il lui persuada de la sorte qu'elle était destinée à briller au théâtre. Rien, à la vérité, ne l'y avait préparée. Mais elle le crut. Et pouvait-elle faire autre chose que de le croire ?... Après quoi, lui ayant donné pour chaperon certaine Mme Giraudier, apte sans doute à jouer les mères d'actrices, il lui désigna Bruxelles comme champ de ses premiers exploits dramatiques. Evidemment, si peu gênante que fût cette maîtresse, elle commençait à encombrer ce chevalier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut et professeur à l'Ecole des Beaux-Arts...

Mais pourquoi Bruxelles? Pradier, explique M. Guimbaud, y avait des relations. On aimerait savoir lesquelles. Il faudrait apparemment les chercher dans le petit monde des réfugiés français, assez nombreux aux Pays-Bas depuis 1815. Et déjà certaines identifications s'imposent. « Je n'ai pas encore écrit à M. Durand » mande Pradier, le 10 novembre 1828, et le contexte indique clairement qu'il s'agit d'un appui à solliciter. Nul doute qu'il ne faille reconnaître en ce M. Durand certain Charles Durand, dont des mentions se retrouvent assez fréquemment dans les journaux bruxellois de cette année.

Protégé par Carnot et par le maréchal Brune, il avait débuté dans la magistrature comme procureur du roi en Corse. Il collaborait entretemps au journal *la Renommée,* aux côtés de Jouy et de Benjamin Constant. M. de Villèle, en le révoquant à la suite de brochures reten-

tissantes sur la Terreur blanche à Nîmes, l'avait définitivement précipité dans le journalisme d'opposition. Il rédigeait à Genève, en 1826, le *Courrier du Léman*, et c'est à ce moment que Pradier, génevois d'origine, avait dû entrer en relations avec lui. Pour l'instant, il cherchait fortune à Bruxelles, où il apparaît, en 1828, parmi les réfugiés français qui régentaient la presse du royaume des Pays-Bas (1). Tandis que Pradier se préparait à lui écrire, il était sur le point de fonder, avec Santo-Domingo, l'auteur oublié des *Tablettes romaines*, une revue politique et littéraire, la *Minerve des Pays-Bas*, dont la carrière fut du reste très brève. Il avait, en outre, ouvert un « cours d'éloquence » assez apprécié, semble-t-il. Car il passait pour un virtuose dans l'art de la parole, et, exploitant son talent, il donnait, de ci, de là, des « séances oratoires ». Sur des sujets tirés au sort dans un chapeau, il improvisait à perte de souffle, au grand ébahissement du public brabançon (2). Ces industries diverses ne lui suffirent bientôt plus, et la politique l'attira. D'une plume complaisante aux puissances, il intervint dans les débats qui préludaient à la révolution de 1830. Dans de violents pamphlets, il attaqua De Potter et combattit l'Union des catholiques et des libéraux, puis il dirigea, en 1829, le très ministériel *Journal de Gand*, pour passer, après les journées de septembre, au *Journal de La Haye* avec son compère Libri-Bagnano. Si lucratif qu'il fût, ce nouvel emploi n'allait pas non plus sans mécomptes, et une feuille satirique pouvait annoncer plaisamment, en 1831 : « l'assassinat de M. Charles Durand, au moyen d'un vigoureux

(1) Voir la *Minerve des Pays-Bas* (1828-1829), pp. 101 et 150 et suivantes.

(2) Voir une notice de De Reiffenberg dans le *Bulletin du Bibliophile belge*, t. III (1846), p. 467. On peut lire le curieux compte-rendu d'une de ces séances dans l'*Argus* du 5 avril 1829.

Avec tout son talent, Pradier était un assez vilain homme. Cet artiste ignorait l'art de réparer. Il ignorait aussi l'art de rompre. En l'occurrence, il se résigna à un moyen terme, qui consistait à affirmer en langage pompeux son dévouement à la mère et à l'enfant, sous cette réserve tacite que ce beau sentiment ne devait porter atteinte ni à sa réputation, ni à sa bourse, ni à ses aises. Il combla donc Juliette de protestations d'intérêt, qu'il jugeait touchantes, et de conseils, qu'il estimait judicieux. Il lui persuada de la sorte qu'elle était destinée à briller au théâtre. Rien, à la vérité, ne l'y avait préparée. Mais elle le crut. Et pouvait-elle faire autre chose que de le croire ?... Après quoi, lui ayant donné pour chaperon certaine M[me] Giraudier, apte sans doute à jouer les mères d'actrices, il lui désigna Bruxelles comme champ de ses premiers exploits dramatiques. Evidemment, si peu gênante que fût cette maîtresse, elle commençait à encombrer ce chevalier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut et professeur à l'Ecole des Beaux-Arts...

Mais pourquoi Bruxelles? Pradier, explique M. Guimbaud, y avait des relations. On aimerait savoir lesquelles. Il faudrait apparemment les chercher dans le petit monde des réfugiés français, assez nombreux aux Pays-Bas depuis 1815. Et déjà certaines identifications s'imposent. « Je n'ai pas encore écrit à M. Durand » mande Pradier, le 10 novembre 1828, et le contexte indique clairement qu'il s'agit d'un appui à solliciter. Nul doute qu'il ne faille reconnaître en ce M. Durand certain Charles Durand, dont des mentions se retrouvent assez fréquemment dans les journaux bruxellois de cette année.

Protégé par Carnot et par le maréchal Brune, il avait débuté dans la magistrature comme procureur du roi en Corse. Il collaborait entretemps au journal *la Renommée,* aux côtés de Jouy et de Benjamin Constant. M. de Villèle, en le révoquant à la suite de brochures reten-

tissantes sur la Terreur blanche à Nîmes, l'avait définitivement précipité dans le journalisme d'opposition. Il rédigeait à Genève, en 1826, le *Courrier du Léman*, et c'est à ce moment que Pradier, génevois d'origine, avait dû entrer en relations avec lui. Pour l'instant, il cherchait fortune à Bruxelles, où il apparaît, en 1828, parmi les réfugiés français qui régentaient la presse du royaume des Pays-Bas (1). Tandis que Pradier se préparait à lui écrire, il était sur le point de fonder, avec Santo-Domingo, l'auteur oublié des *Tablettes romaines*, une revue politique et littéraire, la *Minerve des Pays-Bas*, dont la carrière fut du reste très brève. Il avait, en outre, ouvert un « cours d'éloquence » assez apprécié, semble-t-il. Car il passait pour un virtuose dans l'art de la parole, et, exploitant son talent, il donnait, de ci, de là, des « séances oratoires ». Sur des sujets tirés au sort dans un chapeau, il improvisait à perte de souffle, au grand ébahissement du public brabançon (2). Ces industries diverses ne lui suffirent bientôt plus, et la politique l'attira. D'une plume complaisante aux puissances, il intervint dans les débats qui préludaient à la révolution de 1830. Dans de violents pamphlets, il attaqua De Potter et combattit l'Union des catholiques et des libéraux, puis il dirigea, en 1829, le très ministériel *Journal de Gand*, pour passer, après les journées de septembre, au *Journal de La Haye* avec son compère Libri-Bagnano. Si lucratif qu'il fût, ce nouvel emploi n'allait pas non plus sans mécomptes, et une feuille satirique pouvait annoncer plaisamment, en 1831 : « l'assassinat de M. Charles Durand, au moyen d'un vigoureux

(1) Voir la *Minerve des Pays-Bas* (1828-1829), pp. 101 et 150 et suivantes.

(2) Voir une notice de De Reiffenberg dans le *Bulletin du Bibliophile belge*, t. III (1846), p. 467. On peut lire le curieux compte-rendu d'une de ces séances dans l'*Argus* du 5 avril 1829.

soufflet appliqué avec les cinq doigts et le pouce (*sic !*) par M. S. Van de Weyer (1) ».

L' « éloquent Durand » ne put-il rien pour la pauvre Juliette ? En tout cas, à la fin de ce même mois de novembre, les embarras de l'exilée n'avaient point cessé. D'engagement, elle n'en avait, déclarait-elle, obtenu qu'au Mont de Piété. Et à ses timides demandes d'argent, Pradier, généreux à l'ordinaire, répondait en lui offrant... un livre de romances illustré de sa main. Heureusement, dit M. Guimbaud, « le hasard la mit sur le chemin de Félix Harel (2) ».

Bonapartiste ardent, préfet des Landes pendant les Cent-jours, proscrit au retour des Bourbons, Harel ne manquait point de certaines ambitions littéraires. Elles s'affirmèrent, sur le tard, par un *Eloge de Voltaire*, couronné en 1844 par l'Académie française. Mais c'était avant tout un homme de théâtre. Il l'a prouvé, moins par les quelques comédies qu'il a commises, que par sa brillante administration de l'Odéon et de la Porte-Saint-Martin après 1830 (3). Berlioz, qui l'avait bien connu, a recueilli une anecdote qui peut donner une idée de son savoir-faire. Il avait monté, avec un grand luxe de mise en scène, une tragédie d'un écrivain grand seigneur : la *Béatrix Cenci* de M. de Custine. Ce dernier, bien entendu, payait tout. Il se trouvait un jour, en même temps que Frédérick Lemaître dans le cabinet de Ha-

(1) *Le Méphistophélès*, numéro du 1er mai 1831. Cf. une autre mention dans le numéro du 10 avril de la même année. Durand poursuivit sa carrière dans le journalisme stipendié. Il quitta La Haye pour aller rédiger le *Journal de Francfort*, à la solde, dit-on, de la Russie; il était rentré à Paris en 1839 et y dirigeait *le Capitole* pour le compte de Louis Napoléon.

(2) *Ouvrage cité*, p. 15.

(3) Voir un intéressant article de M. Paul Ginisty : *Lettres et papiers d'un directeur de théâtre.* (*Bulletin de la Société de l'histoire du théâtre*, novembre 1907-janvier 1908, pp. 29-43.)

rel. « Il venait de solder le compte des décors, des costumes, des accessoires, etc, et se croyait enfin libéré, quand l'insatiable directeur lui présenta un compte de trois ou quatre mille francs pour frais de cordages appliqués au service des machines. M. de Custine eut beau se révolter contre ce qu'il appelait, non sans apparence de raison, une spoliation, il dut s'exécuter; il paya et sortit indigné. Frédérik étudiait en silence cette scène curieuse; alors, frappant vivement sur l'épaule du directeur : « Paresseux, lui dit-il, il avait encore sa montre ! (1) »

Cet avisé Normand n'était pas un inconnu à Bruxelles. Il y avait passé ses années d'exil. On l'y signale dès la fin de 1815, menant campagne contre la Restauration dans *le Nain Jaune réfugié.* Il y était encore trois ans plus tard, quand il y retrouva M[lle] George, venue en représentations dans la capitale du Brabant (2). Une liaison s'était nouée entre eux, qui devait durer jusqu'à la mort de Harel. Mais comment celui-ci avait-il pu intervenir en faveur de Juliette ? M. Guimbaud nous l'explique : « Qu'il fût en place ou qu'il fût en fuite, il gardait toujours un pied dans quelque entreprise dramatique en qualité de directeur, de régisseur ou de conseiller intime. Dans le temps qu'il rencontra Juliette, il remplisait précisément ce dernier rôle auprès des artistes du Théâtre royal de Bruxelles (3) ».

Il y a à cela une grosse difficulté : en 1828, Harel avait depuis longtemps quitté Bruxelles. Amnistié en 1820, il n'avait pas cru devoir bouder la faveur royale. Il avait donc rejoint M[lle] George,

(1) Hector Berlioz, *Mémoires*, Paris, 1870, in-8°, p. 379.

(2) Elle donna à Bruxelles une série de neuf représentations, à la fin de juillet et au commencement d'août 1818. Cf. F. Faber, *Histoire du théâtre français en Belgique*, t. III, p. 42.

(3) *Ouvrage cité*, p. 16.

et à partir de ce moment, nous le trouvons, fidèle « impresario », dans l'ombre de la grande tragédienne. En 1828 précisément, celle-ci faisait « une tournée en province, tournée d'un an avec une troupe à *elle*, où l'on jouait tragédie et comédie (1) ». On la signale, en effet, à Tulle, où elle se fait applaudir au début de février, mais nullement à Bruxelles, où sa présence ne fût certes pas restée inaperçue. Selon toute apparence, l'intervention de Harel doit donc se réduire à une simple recommandation épistolaire auprès de ses amis bruxellois.

Quoi qu'il en soit, Juliette vit enfin s'ouvrir devant elle les portes du Théâtre royal, ou, plus exactement, du « petit théâtre », le théâtre du Parc d'aujourd'hui. Il convenait assez à la modestie d'une débutante. Réunie avec la Monnaie sous une direction commune, la scène du Parc se trouvait alors quelque peu sacrifiée à sa brillante rivale. Elle ne représentait guère, avec des moyens médiocres et un succès varié, que des vaudevilles à couplets. En vain avait-on voulu changer le programme et y introduire un genre plus neuf. Le public bruxellois, qui tenait à ses plaisirs accoutumés, avait outrageusement sifflé des mélodrames applaudis à Paris. Force avait bien été d'en revenir à des spectacles moins sombres, et les pièces de Scribe constituaient le fond, d'ailleurs inépuisable, du répertoire habituel. Ainsi s'explique que Pradier crût devoir, dans ses lettres à Juliette, vanter les charmes du vaudeville, pour lequel elle lui marquait certain éloignement.

La voilà donc admise à y briller à son tour. « Nous savons, dit M. Guimbaud, qu'elle débuta à Bruxelles au commencement de l'année 1829, exactement vers le

(1) *Mémoires inédits de Mademoiselle Georges*, publiés par P.-A. Chéramy, Paris, 1908, in-16, p. 200.

17 février (1). Et M. Barthou, à son tour, date ses débuts du même moment (2). Il y a là une légère erreur. En réalité, c'est deux mois plus tôt que Juliette affronte, comme on dit, les feux de la rampe. Le *Journal de la Belgique* du samedi 6 décembre 1828 annonçait ses débuts pour le soir même, dans les termes que voici :

« Samedi 6 (Théâtre du Parc). *Avant, pendant et après,* esquisses historiques en 3 actes. — *La Mansarde des Artistes,* vaudeville, dans lequel M[lle] Juliette, se destinant à la carrière dramatique, et n'ayant jamais paru sur aucun théâtre, remplira le rôle de Camille. »

A la dernière heure cependant l'affiche fut changée, et la débutante parut devant le public bruxellois dans un autre vaudeville : *Simple histoire,* de Scribe et de Courcy. Simple histoire, en effet, et thème dramatique singulièrement usé, même en 1828 : une pupille amoureuse de son jeune tuteur qu'elle épouse au dénouement. Juliette fut donc, ce soir-là, Miss Milner, jolie fille de 17 ans, aimable, étourdie et coquette, et à la scène finale elle vint solliciter l'indulgence des spectateurs par un de ces couplets dont Scribe a le secret :

On sait comment se montrent les tuteurs;
De leur pupille imprudente, indocile,
Ils ont toujours pardonné les erreurs...
Pour mes défauts, quand j'agis en pupille,
Par vos bontés agissez en tuteurs.

Le public fut cette fois un tuteur indulgent : en dépit d'évidentes faiblesses, Juliette reçut un accueil fort honorable. Sans doute sa beauté n'y fut-elle pas étrangère. Les critiques s'accordèrent pourtant à lui reconnaître tout au moins d'heureuses dispositions.

(1) *Ouvrage cité,* p. 16.
(2) *Ouvrage cité,* p. 126.

« L'espace me manque, écrivait le chroniqueur de l'*Argus*, pour parler d'un début remarquable qui a eu lieu au théâtre du Parc, celui de Mlle Juliette. Une jolie figure, des yeux pleins de charme et d'expression, une voix faible, mais douce et juste, une excessive timidité, mais sans gaucherie, de la gentillesse et de l'intelligence, des inflexions qui viennent de l'âme, et qui ne sont le fruit ni de l'étude ni de l'expérience, voilà ce que le public a remarqué chez Mlle Juliette, si j'en juge par les applaudissements nombreux qu'elle a reçus (1). »

Et la *Minerve des Pays-Bas* lui dispensait les mêmes éloges, nuancés de réserves analogues :

« Un physique heureux, un organe agréable, un ton décent et de l'intelligence, voilà ce qui a motivé la bienveillance du public à son égard. De la timidité, de l'inexpérience, voilà le revers de la médaille. Mais la timidité, l'inexpérience durent-elles longtemps au théâtre? Je ne le crois pas. Il y a donc lieu d'espérer du succès pour Mlle Juliette, et nous l'encourageons à persister dans la résolution qu'elle a prise (2). »

Elle persista. La semaine suivante, elle reparaissait devant les spectateurs du Parc dans la *Mansarde des Artistes*, comédie-vaudeville en un acte de Scribe, Dupuis et Varner. L'impression fut beaucoup moins favorable à cette deuxième épreuve. Que se passa-t-il ? Ne convenait-il point au caractère de la débutante, ce rôle de Camille, sage grisette égarée parmi les étudiants et les rapins dans le grenier où l'on est bien à vingt ans ? Ou quelque lourd souci venait-il, ce soir-là, glacer sa verve et paralyser son jeu ? Toujours est-il qu'on la trouva fort inférieure aux espérances qu'elle avait données huit jours

(1) *L'Argus politique, littéraire, des spectacles, des arts et des mœurs*, numéro du 7 décembre 1828, p. 781.

(2) Année 1828, n° 2, p. 39.

plus tôt, et l'*Argus* dut bien rétracter ses précédents éloges :

« Un seul succès a suffi, à ce qu'il paraît, à M[lle] Juliette, qui avait été si bien accueillie dans le rôle de Miss Milner de *Simple Histoire*. Le désir de voir une jolie figure et une bonne actrice avait peut-être contribué à amener quelques personnes au théâtre du Parc le samedi suivant; mais leur désappointement a été complet. Cette physionomie si aimable était devenue maussade et rechignée. En prenant les habits de Camille, dans la *Mansarde des Artistes*, M[lle] Juliette a perdu sa grâce et sa vivacité; ce n'était pas la même personne. Je ne lui conseille guère de faire un troisième essai; car, en suivant la même marche, elle pourrait descendre jusqu'aux sifflets (1). »

Même note dans la *Gazette des Pays-Bas*, qui rendait compte en même temps des deux représentations :

« Une demoiselle Juliette, se destinant au théâtre, a joué deux fois déjà sur celui du Parc. Le premier jour, elle a, ce que l'on dit d'une tentative audacieuse, attaqué le taureau par les cornes. Et justement il s'agissait d'un ouvrage qui nous transporte au pays de John Bull, le vaudeville de *Simple histoire*. Le personnage de Miss Milner est un composé de grâce, d'étourderie, de sensibilité, et, de plus, il avait été créé d'une manière supérieure par M[me] Lemoigne. La débutante, très jolie d'ailleurs, si ce n'est que sa figure porte l'empreinte habituelle de la mélancolie, a néanmoins nuancé quelques parties du rôle avec l'intelligence d'une actrice déjà initiée aux secrets de son art. Samedi dernier ce n'était plus cela : à peine entendait-on M[lle] Juliette, qui semblait bouder les acteurs et le public, et dont, par conséquent,

(1) Numéro du 21 décembre 1828, p. 812.

le jeu était comme le visage, fort maussade et fort triste. Nous voilà bien payés de nos encouragements (1) ! »

Ce demi-échec n'était point pour rasséréner la pauvre fille, que sa misère condamnait à une mélancolie trop visible. Il ne la détourna cependant pas d'une troisième tentative. Elle reparut sur la scène du Parc à la fin de décembre, dans une pièce que nous n'avons pu identifier avec certitude, mais qui paraît bien être *la Marraine,* de l'inévitable Scribe, créée à Paris l'été précédent. Seule, la *Gazette des Pays-Bas,* en fin de feuilleton, mentionne hâtivement cette représentation :

« M[lle] Juliette a joué au même théâtre, dernièrement, le rôle de la marraine pour troisième début, et s'y est réhabilitée dans l'esprit de ses juges. »

Encore le chroniqueur ne lui épargne-t-il point un trait satirique :

« Il paraît que cette demoiselle, comme beaucoup d'acteurs, ne soigne que les bons rôles. Mauvais signe (2) ! »

Mauvais signe aussi, pour la débutante, que cette humeur persistante de la critique. Aussi bien n'y a-t-il pas trace d'un quatrième essai, et c'est sur une autre scène que nous retrouvons Juliette au mois de janvier suivant.

A ce moment arrivait à Bruxelles un artiste auquel de récents débats avaient valu quelque notoriété. C'était un certain Pierre Victor, qui avait brillé au Théâtre-Français dans l'ombre de Talma. Ce tragédien avait l'âme véhémente et la plume injurieuse. S'étant pris de querelle avec le baron Taylor, commissaire royal près de la première troupe comique, il n'avait pas tardé à jeter feu et flamme contre cet ami de Charles Nodier, coupable à ses yeux de méditer la ruine de la tragédie classique. Un mémoire, qu'il publia en 1827, exposait, en de longues pages diffuses et boursouflées, cette ténébreuse conjuration ro-

(1) Numéro du 17 décembre 1828.

(2) Numéro du 1[er] janvier 1829.

mantique. Il avait réussi de la sorte à rallier à sa cause les adversaires irréductibles des novateurs, ceux qui, à ce moment où triomphait le *Léonidas* de Pichat, formaient, suivant le mot de Sophie Gay, « le parti des Mèdes » (1).

Après un rapide passage à l'Odéon, Pierre Victor courait maintenant la province et l'étranger, ardent à faire applaudir partout l'ancien répertoire tragique. Il était engagé à Bruxelles pour une série de représentations qui eurent lieu dans un local de fortune, à la Salle des Beaux-Arts, place de Bavière.

« C'est hier, écrit le *Journal de la Belgique,* qu'ont commencé à la Salle de Bavière les douze représentations dramatiques que doit donner par souscription M. Victor, artiste du Théâtre-Français à Paris. Toutes les dispositions avaient été faites pour rendre le local digne des souscripteurs distingués qui doivent s'y réunir, et parmi lesquels on compte des membres de la famille royale. Des tapis sont placés partout, la salle est éclairée par un fort beau lustre et des bougies; la loge royale, placée aux premières loges et en face de la scène, est décorée avec autant de bon goût que de magnificence. L'ensemble enfin offre l'aspect d'un beau salon (2). »

Le journaliste met une complaisance visible à détailler la richesse de cet aménagement. Nul doute qu'il ne représentât, aux yeux des Bruxellois de 1829, le comble du luxe en matière de spectacles. C'est dans ce cadre somptueux que Pierre Victor se révéla au public brabançon. Il parut dans un répertoire tout classique, et même pseudo-classique. Voltaire y avait autant de part que Racine, Shakespeare n'y était admis que dans la version édulcorée du bon Ducis, et, en fait de nouveautés, on n'y relève guère

(1) Sur ces démêlés, voir Léon Séché, *Le Cénacle de la Muse Française*, Paris, Mercure de France, 1909, in-16, pp. 348 et suiv.
(2) Numéro du 19 janvier 1829.

que la *Marie Stuart*, de Pierre Lebrun, et *Frédégonde et Brunehaut*, de Népomucène Lemercier, deux œuvres assurément peu suspectes de romantisme. Sans les enthousiasmer, le transfuge du Théâtre-Français ne déplut point aux amateurs bruxellois. Il joua le premier soir l'*Hamlet* de Ducis, et le *Journal de la Belgique* constate que « dans quelques occasions il a rappelé le grand tragédien que pleure encore la scène française ». Notable éloge, si l'on tient compte de l'éclatant souvenir qu'avait laissé aux bords de la Senne le « sublime Talma » (1). Par contre, les journaux s'accordent à regretter que Pierre Victor se trouve assez mal entouré : « le reste a paru faible près de lui ». On passe donc sous un dédaigneux silence les doublures qui lui donnaient la réplique.

Une seule exception est faite, et c'est en faveur de la jeune débutante du Parc. On lui avait attribué, dans la tragédie, un simple bout de rôle : celui d'Elvire, pâle confidente dont Ducis avait cru devoir flanquer la Gertrude de Shakespeare. Mais une meilleure occasion de briller lui avait été offerte par le lever de rideau, un acte de Désaugiers et Gentil : *L'Hôtel garni*. Le *Journal de la Belgique* déclare, en effet, que, dans cette comédie, « on a remarqué Mlle Juliette, jeune et très jolie personne, qu'on a vue dernièrement deux ou trois fois au Parc » (2). Ce que corrobore une mention plus explicite de la *Gazette des Pays-Bas* :

« M[lle] Juliette, la néophyte aux trois débuts du théâtre du Parc, s'est aussi fort bien tirée de la confidente de Gertrude, et, qui plus est, de la jeune amoureuse de

(1) Ses représentations de mai 1820 et de juin 1824 avaient été triomphales. Voir F. Faber. *Ouvrage cité*, t. III, pp. 66, 106 et 126. A sa mort, en 1826, les « employés » du théâtre de la Monnaie prirent le deuil pour quarante jours et son buste en marbre fut placé au foyer.

(2) Numéro du 19 janvier 1829.

l'*Hôtel garni*. Il y a de l'avenir dans ses dispositions (1). »

Hélas! cette fois encore une voix discordante s'élève, et la *Minerve des Pays-Bas* morigène la jeune comédienne d'un ton de magister : « ...Et vous, enfin, M[lle] Juliette, il y a chez vous progrès réels. Mais point de mines, de grâce; la nature vous fit gentille, l'art vous fait mignarde. Retournez vite à la nature : *vérité, simplicité* (2). » Il est vrai que le même journal vient peu après à résipiscence. *L'Hôtel garni* ayant précédé *Zaïre* sur l'affiche de la quatrième représentation de Pierre Victor, il constate sommairement que cette petite pièce « a fait plaisir ». Et il ajoute : « M[lle] Juliette, qui a cessé de faire des mines, y est maintenant plus ingénue et plaît bien davantage (3). »

C'est sur ce *satisfecit* un peu rogue que s'achève la carrière dramatique de Juliette Drouet à Bruxelles. Les représentations de Pierre Victor se terminent à la fin de mars 1829, et nous n'entendons plus parler de la « débutante » avant qu'elle ne reparaisse sur la scène de la Porte-Saint-Martin, le 27 février 1830. Que s'est-il passé dans l'intervalle?

A en croire M. Guimbaud, ce seraient les événements politiques qui auraient brusquement ramené Juliette à Paris : « Une certaine fermentation s'étant manifestée, le gouvernement de Charles X venait de montrer des intentions libérales. Entre autres exilés politiques, il laissa rentrer Félix Harel, et, avec lui, son illustre maîtresse, M[lle] George. Juliette partagea leur sort. Elle les suivit tous les deux... (4). » Explication peu concluante. Le « libéralisme », fort illusoire, de Charles X ou de son gouvernement ne pouvait aller jusqu'à faire bénéficier

(1) Numéro du 20 janvier 1829.
(2) Tome I, p. 179.
(3) Tome I, p. 223.
(4) *Ouvrage cité*, p. 17.

Harel, en 1829, d'une grâce que Louis XVIII, nous l'avons vu, lui avait accordée déjà neuf ans auparavant. Et nous savons aussi que ni lui ni Mlle George n'avaient à quitter Bruxelles, où ils ne se trouvaient point. D'ailleurs, si Juliette avait, dès ce moment, suivi la fortune de Harel, on comprendrait peu que ce dernier, directeur de l'Odéon depuis le 1er septembre 1829, lui eût fait attendre six longs mois un modeste emploi dont elle devait avoir grand besoin.

Il faut donc chercher une autre raison à cette brusque interruption de sa carrière dramatique. Peut-être simplement quelque discret admirateur lui épargna-t-il la peine de reprendre cette année-là le cours de ses débuts...

***

Aussi bien n'importe-t-il guère, et la biographie de Juliette peut garder des points obscurs sans que l'histoire littéraire s'en trouve offusquée. Si nous avons recueilli ces menus témoignages aux pages jaunies de journaux oubliés, c'est qu'ils nous offrent un autre intérêt. Ils nous permettent de décider si l'ancienne amie de Pradier possédait réellement quelque talent dramatique.

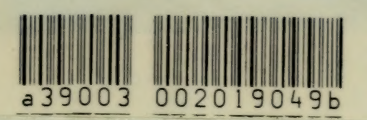
A vrai dire, tous les contemporains nous assurent, ou nous laissent entendre, qu'elle n'en avait point, ou qu'elle n'en avait guère. Tous, sauf un seul : Victor Hugo... Mais voici que ses derniers biographes s'efforcent de partager la pieuse illusion du poète. Tout au moins M. Guimbaud plaide-t-il courageusement les circonstances atténuantes.

« La vérité, déclare-t-il, paraît être que « la belle Juliette », comme on l'appelait déjà, déploya sur le théâtre un mérite des plus distingués. Mais la vérité est aussi qu'à la distance où nous sommes on peut très difficilement imaginer et définir la nature et les caractéristiques de ce mérite. D'une part, en effet, il n'advint jamais à

Juliette de jouer un rôle très important, qui soit devenu classique, et d'après lequel on essayerait de se figurer les qualités de l'interprète : dans la troupe de Harel, les rôles de premier plan étaient tous accaparés, ainsi qu'il convenait, par M[lle] George ou M[me] Dorval. D'autre part, presque toutes les œuvres dans lesquelles Juliette a paru sont aujourd'hui des œuvres surannées, quelquefois parfaitement ridicules, et desquelles nous avons peine à concevoir même qu'on ait pu les jouer (1). » Et M. Barthou, de son côté, prononce sommairement qu'elle était « inexpérimentée, mais non dépourvue de talent » (2).

Les textes que nous avons rassemblés nous paraissent, au contraire, décisifs. Accoutumés à se satisfaire de peu, et bienveillants par principe à l'endroit de la débutante, les critiques bruxellois n'ont pas pu, en dépit des banals encouragement qu'ils lui accordent, pallier tout à fait ses insuffisances, ni dissimuler la médiocrité de ses dispositions. Pourtant, sur la scène du Parc, elle ne jouait point auprès d'une M[lle] George ou d'une M[me] Dorval. Les actrices qu'on applaudissait à ses côtés, c'étaient une M[me] Lemoigne ou une Caroline Linsel, et l'on nous concédera que ce voisinage n'avait rien d'écrasant... Rassurons-nous donc : Victor Hugo n'a perpétré aucun crime contre l'art dramatique le jour où il a galamment aidé la « belle Juliette » à descendre du chariot de Thespis.

(1) *Ouvrage cité*, p. 18.
(2) *Ouvrage cité*, p. 127.


a39003 002019049b